

LECTURES ÉTRANGÈRES

Le monde de Jean Giono et son interprétation hongroise

Depuis l'époque des Lumières hongroises, on cite le dernier vers de la poésie de János Batsányi (1763-1845) : « Jetez votre regard vigilant sur Paris ! ». La vocation historique de la littérature hongroise était la lutte pour l'indépendance nationale face au pouvoir autrichien et d'autre part la lutte pour la transformation sociale. Les intellectuels progressistes ont choisi un modèle français généralement pour défendre la cause de la bourgeoisie. L'invitation de Giono par la traduction de ses œuvres dans le climat littéraire hongrois des années 1930 et 1940 est d'autant plus intéressante que ce sont les années du débat entre écrivains « populaires » et écrivains « urbains ». La question se pose, en premier lieu, de savoir si les critiques littéraires hongrois de l'époque avaient « la vue assez longue » pour voir jusqu'à Paris ou, plus loin, jusqu'à Manosque, en observant le contexte de la réception de l'œuvre de Giono. Dans un deuxième temps, on montrera comment cette question ne peut être posée dans toute son envergure en raison de la méfiance de la direction culturelle pendant de longues années de guerre froide.

I. Un contexte vivant

L'apparition du premier extrait d'une œuvre de Giono, traduit dans une revue littéraire transylvanienne, *Erdélyi Helikon*¹, est due à Béla Heszke qui offre un portrait du romancier et un passage traduit par lui-même de *Regain*. Pour caractériser l'importance et l'orientation de cet organe littéraire de langue hongroise paraissant en Roumanie, on signalera que le même numéro comporte la traduction des *Élégies de Duino* de Rainer

1. — Heszke Béla, « Mai európai írók, Jean Giono », *Erdélyi Helikon*, 1939, 10, p. 712-713.

Maria Rilke, un essai de Dezső Keresztúry sur la conscience hongroise après le Traité de Versailles, ainsi que des réflexions et une brève présentation du contenu des revues littéraires mensuelles de Hongrie, de Roumanie et de la presse littéraire de langue anglaise du même mois. Donc une ouverture sur l'étranger et une prise de vue rapide de ce qui se passe, de ce qui s'écrit dans le voisinage immédiat. L'article a paru sous la rubrique « Écrivains européens contemporains » / *Mai európai írók*/. Dans son introduction, Heszke a ouvert la voie aux généralités sur l'écrivain qui accompagneront « le phénomène Giono » – la source est certainement la critique française : « Giono n'élargit pas son horizon jusqu'à aboutir à une conception politique à la manière de Rousseau, ne s'abaisse pas au niveau de Lawrence dans l'apothéose d'une libido libérée, ne porte pas de drapeau révolutionnaire comme l'avait fait Ramuz². » Souvent la critique impressionniste identifie le héros et l'auteur de l'œuvre qu'il présente en dieu – on parle de l'écrivain comme d'un Pan moderne, qui espère l'union avec la nature, pleurant la perte du grand Empire guérisseur ou celle de la mère Nature avec sa force protectrice. Heszke cite Nietzsche sur la nature : « la Nature ne connaît pas la vie morale et ne s'occupe pas de la vie physique ». Par contre, dit-il,

Giono a découvert l'éthique de la nature sous le ciel de Provence, il épie le souffle de la nature en s'allongeant dans les vagues berçantes de l'herbe, se réfugiant parmi les bergers de la montagne – parmi les hommes-frères – pour figer dans l'immortalité leurs micro-tragédies. Il apprend l'humilité de la terre, la force de la nature, tire la sagesse des gouttes de pluie, vole la ténacité au vent, la joie du soleil. Il est écrivain et poète en même temps, dans le sens le plus pur³.

L'auteur voit en Giono le jumeau de l'écrivain hongrois transylvanien Aron Tamási⁴. La poésie pure coule de ses paroles et brille d'une couleur de miel riche, elle vibre comme le son du violon caressant l'âme⁵. Le rapprochement avec Tamási se fait sous l'angle de la rencontre de cette âme pure avec deux formes de civilisation, la grande ville et la guerre. Pour les deux écrivains, les traces en sont des empreintes négatives dans leur œuvre. Giono, à cette date, n'a que 39 ans et écrit depuis dix ans ; il a déjà publié sa trilogie *Pan* et *Jean le Bleu*, *Que ma joie demeure*, *Le Chant du monde*. Le dernier de ces titres semble être le plus populaire, ainsi il sera le premier traduit en hongrois par Gyula Illyés (1902-1983). Heszke préfère

2. — *Ibid.*

3. — *Ibid.*

4. — Aron Tamási écrivain (1897-1966) originaire d'un petit village sicule de Transylvanie. S'attachant au monde de son enfance, il choisit pour héros de sa trilogie Abel le jeune homme sicule qui vaincra par sa sagesse naturelle et son humour la misère et les tentations du grand monde.

5. — Heszke Bela, « Mai európai írók, Jean Giono », *Erdélyi Helikon*, 1939, 10, 712-713.

traduire rapidement quelques pages de *Regain*, roman qui ne paraîtra que trois ans plus tard dans la traduction d'Illyés. Heszke n'atteint pas le haut niveau tant loué d'Illyés, mais choisit un extrait représentatif du texte (le passage où la mère s'en va « chercher » une femme à son fils – Panturle et Mamèche) pour présenter les qualités de Giono aux lecteurs hongrois de Transylvanie et sans doute aussi de Hongrie où la revue *Erdélyi Helikon* est également lue.

En Hongrie, paraissent, quelques semaines plus tard, dans la revue *Nyugat*, les Notes de Journal de Gyula Illyés offrant un portrait de Giono avec une analyse originale⁶. L'homme de lettres, l'artiste professionnel qu'est Illyés a l'intuition que, bien au-delà de « l'anarchisme » de Giono, il y a des raisons qui rendent son comportement légitime : il a des lecteurs qui le suivent, un public derrière lui. On reconnaît en lui une sorte de messianisme, un des visages très répandus des poètes dans la littérature hongroise. Avec quelque jalousie, Illyés rend hommage à ce comportement libre. « Être contre cette industrie du spirituel qu'est devenue la littérature ! Car même la meilleure est engagée, elle sert ses propres habitudes et les traditions locales qui sont plus rigides qu'un tyran. » Illyés voit dans les œuvres deux caractéristiques de la latinité : le caractère inquiet, tourmenté et en même temps le côté contemplatif. En remontant au passé, on comprend – dit-il – que c'est ce même paysage qui a donné son décor à l'histoire d'Ulysse.

Le paradoxe de l'écrivain existe dans la « littérature populaire » en Hongrie aussi : ce n'est plus le paysan qui parle de la manière de vivre du paysan.

Jusque-là, c'étaient ceux qui sont issus de cette classe qui en avaient parlé, ceux qui ont réussi à s'en sortir et qui ont tourné le dos à cette culture en cherchant un mode de vie plus confortable. Les paysans ne sont pas les seuls à avoir le droit d'en saisir l'âme. Œdipe symbolise mieux la psychologie d'un climat où les passions s'enflamment dans les ténèbres, non pas sur les champs ouverts. Cette latinité sans catholicisme, – élever une statue à Dionysos – a été étouffée depuis Rabelais.

Les propos d'Illyés prennent place dans un débat majeur de la vie littéraire hongroise de l'époque. Le poète est un représentant du mouvement « népi írók » qui caractérise la littérature hongroise de l'entre-deux guerres à partir de 1931. Sa naissance est liée à la misère matérielle et spirituelle de la classe paysanne, à la situation de menace qui pesait sur l'intégrité territoriale de la nation et à la faiblesse et au dogmatisme des tendances libérales de gauche. Les caractéristiques de ce courant seraient l'engagement et l'identification avec la classe paysanne, le refus de la

6. — Illyés Gyula, « Naplójegyzetek », *Nyugat*, 1939, nov. (32.évf.11.sz.).

vision « *völkisch* », car les Hongrois s'attachent à l'idée de la liberté représentée par la Révolution française, et la révolte contre un état totalitaire.

Gyula Illyés écrit, dans *Nyugat*, un article intitulé « Désastre » (« *Pusztulás* ») donnant naissance à ce débat, qui ne perd sa raison d'être qu'à l'approche de la Deuxième Guerre mondiale. Illyés médite sur les ressemblances et les différences entre les écrivains qu'il considère comme « *népi* », au-delà des frontières de la Hongrie. Ainsi Giono est-il rangé définitivement par son commentateur dans cette catégorie. Les rites cruels et les sacrifices humains violents présents dans cette vision du monde seraient-ils caractéristiques de toute la tendance « populaire » mondiale, de la Volga de Iessénine jusqu'au Rhône de Giono ? La littérature hongroise de Hongrie pose des questions sociales, alors que, chez Giono, le dialogue des héros n'est pas entrecoupé par les ordres du joupan mais par le vent : « Giono ne se plaint pas, le paysage ne pose pas de telles questions, ce n'est pas l'homme qui revendique la terre, c'est la terre qui revendique l'homme. » L'auteur de l'article mesure déjà les difficultés de sa future tâche de traducteur, émet des réflexions critiques concernant le style et ne cache pas son enthousiasme concernant le tout :

À regarder superficiellement c'est un style en désordre, comme la vie même. Sa structure est cachée par l'horizon. En vain cherche-t-on la forme, l'essentiel est dans la matière. Sans être structurée, l'œuvre est immense d'une manière primitive, nous sentons l'ordre intérieur de l'Iliade, l'assurance incontestable du héros grec. Ulysse ou Achille parmi les collines du Midi de la France. Il y aura une Troie en flammes, une femme aveugle (Œdipe et Antigone en même temps) et les héros souffriront comme dans l'œuvre de Sophocle, en acceptant leur sort. Comme les paysans.

Illyés remarque que, selon la critique de son temps, *Le Chant du monde* serait le meilleur parmi les écrits de Giono.

La première traduction hongroise est le fait de ce même Gyula Illyés, écrivain et poète très apprécié⁷. Il a déjà attiré l'attention du public sur l'univers gionien. Il devient l'importateur hongrois de Giono en traduisant *Le Chant du monde* en 1939 (en même temps qu'il traduit Racine), puis *Un de Baumugnes* en 1940, *Que ma joie demeure* en 1941, *Regain* en 1943 et *Colline* en 1944. Le plus grand succès a été obtenu par *Le Chant du monde* qui a connu trois éditions, en dix mille exemplaires, dans la collection « Les grands succès du monde » chez l'éditeur Révai. L'ordre des traductions ne suit pas la chronologie des textes de Giono : comme cela se produit fréquemment, Illyés traduit d'abord le dernier roman paru puis revient à la trilogie *Pan*. Le succès confirme la conviction du traducteur interprète qu'il existe une curiosité et une attente bien fondées

7. — On peut lire de lui en français *Ceux des pusztas* (trad. du hongrois par Paul-Eugène Régnier en 1943).

envers cette œuvre que le public hongrois lit avec à peine quelques années de retard. L'art poétique de Gyula Illyés est que la littérature doit s'engager politiquement : en créant des œuvres sans défaut, au sens où seule l'œuvre peut justifier l'engagement politique.

De l'autre côté, la parution est suivie par le regard intéressé des intellectuels érudits bourgeois qui sont, par défaut, dans la catégorie des « urbains » contemporains. Ces derniers sont soit des représentants de la bourgeoisie qui trouvent le courant « népi » sans issue et le dédaignent comme Sándor Márai soit des auteurs qui l'observent d'abord avec sympathie puis avec angoisse vers les années quarante comme Miklós Radnóti. Celui-ci, représentant de la troisième génération de *Nyugat*⁸, note dans son journal à la date du 8 janvier 1941 ses premières impressions.

Le 8 janvier, Nuit

Je lis le roman de Giono, *Un de Baumugnes*. Un beau livre, mais un peu suspect. Sa musique est trop caressante. La traduction d'Illyés est belle à la perfection. Le roman est suivi du *Prélude de Pan*, chef d'œuvre remarquable. Mais ce n'est pas une œuvre française⁹.

Comment comprendre cette première impression subjective et surtout la dernière phrase ?

Miklós Radnóti¹⁰, loin de toute conception nationaliste, ne reconnaît que la communauté de la langue et la qualité du style. Si Giono n'a pas écrit « une œuvre française », la remarque ne peut concerner que la langue qui ne reflète pas cette fois la conception de la modernité classique telle que l'entend Radnóti, le poète le plus à l'avant-garde de sa génération. Se préparant pour le troisième départ au camp de travail forcé prévu pour les hommes d'origine juive, il vend son costume de fête pour acheter le *Journal* de Gide dans la Bibliothèque de la Pléiade. Radnóti a toujours regretté le caractère dualiste de la vie littéraire et le débat suscité par la revue *Szép Szó*¹¹ entre « écrivains urbains » et « écrivains de tendance populaire » creusant un fossé entre les deux camps littéraire par la thématique et l'origine de l'auteur. Ainsi a-t-il des amis qui publient dans *Szép Szó* et d'autres, comme István Vas ou Illyés, qui appartiennent à la rédaction de *Válasz*, organe des écrivains « populaires », dirigé par László Németh.

8. — Célèbre revue dont le titre signifie « Occident ».

9. — Radnóti Miklós, *Napló*, Budapest, Magvető Könyvkiadó, 1989, classé et ordonné pour la publication par Mme Radnóti Miklósné.

10. — M. Radnóti, (1909-1944) est le plus remarquable poète et traducteur de la troisième génération de *Nyugat* ; connaisseur de la littérature française, il a séjourné plusieurs fois à Paris. Visiteur sensible de l'Exposition coloniale, traducteur d'Apollinaire, de Larbaud, de Montherlant et de plusieurs poètes classiques latins, il a été victime du nazisme, tué par les Croix Fléchées hongroises sur la route de Győr, près d'Abda.

11. — Celle-ci regroupe des penseurs de la gauche radicale autour de F. Fejtő.

Radnóti et Illyés seraient par leurs racines dans deux camps différents, mais leurs conceptions esthétiques les rapprochent l'un de l'autre. Ils se respectent mutuellement, la menace de la guerre efface les différences de leur points de vue. La guerre est, en outre, une menace pour la presse qui tombe sous une surveillance politique à laquelle échappent plus facilement les œuvres littéraires traduites. La présence des romans de Giono dont on connaît les prises de position pacifistes constitue une manifestation critique des écrivains hongrois contre le gouvernement hongrois. Le contexte éditorial se modifie : après la mort de Babits, la revue *Nyugat* a cessé de paraître, *Szép Szó* et *Válasz* n'ont plus l'autorisation de paraître. La lacune est comblée par *Magyar Csillag* dont le rédacteur en chef est Gyula Illyés qui accepte cette tâche contre son gré pour assurer la continuité de la vie littéraire. En réponse aux questions des journalistes concernant la future position de la revue dans le débat des « populaires » et des « urbains » il expose comment il conçoit le rôle d'une revue s'adressant aux milieux bourgeois de conservatisme modéré :

L'idée m'est venue à la bibliothèque Sainte-Geneviève, je dois écrire sur la Hongrie ce que je porte en moi, la ville et la campagne à part égale, comme l'Occident et l'Orient. Il faut alimenter les deux sources à la fois. Dans la revue je ne vais lutter que contre la stupidité et la bassesse. L'écriture hongroise est devenue marécageuse, sans caractère. Quand le style n'est pas soigné, cela donne l'impression que les écrivains utilisent leur pied au lieu de leur main pour écrire. La rédaction doit être de haut niveau, dans notre intérêt¹².

Dans la réponse qu'il adresse au quotidien plus libéral se dessine une conception plus politique mais également proche des idées chères à Giono :

On découvre le paysan quand la société est en crise. L'objectif est de montrer le paysan sous un angle romantique, dans une dimension surnaturelle pour qu'il travaille encore plus. Quand le capitalisme est en crise, le paysan est idéalisé. Ce n'est pas pour qu'il prenne la direction en main, mais pour qu'il sorte la charrette de la boue. L'histoire donne d'innombrables exemples de ce phénomène. [...] Il serait erroné de penser que toute culture vient de la ville qui ne fait que détruire la culture. La culture urbaine n'est pas le tout de la culture. La ville a des avantages qui peuvent favoriser le foisonnement de la culture, mais la ville les a saisis aux dépens de la campagne.

- Les écrivains doivent-ils faire de la politique ?
- Oui. Il n'y a que les écrivains qui doivent la faire. Les hommes politiques font de la mauvaise littérature, ils citent des paroles d'anciens écri-

12. — Szabó István, « Őszinte beszélgetés Illyés Gyulával a Magyar Csillagról », *Magyar Nemzet*, 1941. szept. 30.

vains en en détournant le sens. Le plus beau moment de l'histoire hongroise était quand Sandor Petőfi¹³ a presque pris la direction du gouvernement du pays. Quel dommage qu'il n'ait pas réussi...¹⁴

Illyés défend, avec pudeur, à sa rédaction de faire la publicité de ses propres écrits. Il réagit aux remarques des lecteurs de ses traductions dans les autres journaux :

(Le journaliste émet des réserves sur la manière de Giono de dessiner les figures paysannes, puis demande à Illyés de qualifier la façon d'écrire des « écrivains populaires » hongrois).

– Les paysans français dont parle Giono, vivent dans d'autres conditions que les paysans hongrois dans la Grande Plaine Hongroise ou en Transdanubie. Je ne le nie pas, Giono idéalise ses paysans, cela n'empêche pas qu'il soit un grand écrivain.

– Les écrivains hongrois dessinent le paysan hongrois comme un homme avide, égoïste et sans sourire. Je me rappelle encore les fêtes de mon enfance parmi les journaliers, la joie faisait éclater la ferme¹⁵.

En 1942, on reparle de Giono dans *Erdélyi Helikon*, cette fois en analysant l'influence des œuvres traduites. La revue, parce qu'elle est publiée en Transylvanie, a « l'avantage » d'être à l'abri du débat des « urbains » et des « populaires » selon l'auteur de l'article, Lajos Incze (Parajdi)¹⁶, et peut ainsi offrir un point de vue extérieur au débat. Sans dire qu'il soit impartial, il a la possibilité de parler de cette question délicate sans prendre parti dans le débat hongrois, dans la mesure où il écrit en Roumanie.

Avec compassion et théâtralité, il commence son étude sur un ton dramatique :

De grandes questions massacrent la vie spirituelle hongroise depuis un certain temps. La lutte se déguise parfois en combat de deux générations, parfois sous le chapeau de l'idéologie, mais le but est le même : la recherche de ce qui relie au fond une communauté spirituelle et linguistique. Le peuple est la source intarissable de la force, de la conscience et de la foi éthique de la nation. Le peuple doit exploiter la terre pour ouvrir un espace à l'esprit de la nation. La littérature populaire a poussé dans ce sol. La question était au plus profond de sa crise quand Giono est entré dans la vie littéraire hongroise.

13. — Allusion au 15 mars 1848 et à la proclamation de l'indépendance en face de l'empire des Habsbourg.

14. — K.L. : *Esti Kis Újság*, 1941. nov. 29.

15. — E. Kálmán Kovács : « Költők a háborúban », *Magyar Út*, 1941.május. 29.

16. — Parajdi Incze Lajos, « Giono és a magyar népiesség », *Erdélyi Helikon*, 1942. 2. L'auteur est connu par son travail sociolinguistique sur son village natal Parajd : *A Hargita lelke*, Astor, Florida, 1984, Az Amerikai Magyar Szépművés Czeh kiadása.

Lajos Incze Parajdi est convaincu que Gyula Illyés avait des intentions bien précises lorsqu'il a entrepris ce travail d'importation. Selon lui, les quatre œuvres parus en trois volumes ont contribué décisivement au débat contemporain de la pensée hongroise. Aucune œuvre étrangère n'était encore devenue une « question hongroise », comme c'est le cas avec *Le Chant du monde* de Giono.

Comment voulait-on s'en servir ? Chez Giono l'homme n'exploite pas la terre, ne forme pas de conscience nationale, il est donc impossible de « l'utiliser » au service de l'idéologie nationaliste. Parajdi affirme que ce roman est devenu « le bouclier de défense contre l'attaque de la littérature bourgeoise légère. Comme un marteau qui abatrait les œuvres qui ont été préparées pour être exportées sur le marché mondial, où la pensée hongroise a été éliminée d'avance. »

« Giono est venu secourir la pensée paysanne hongroise » croit et écrit Lajos Incze Parajdi, en ouvrant un espace spirituel plus large : de fait, il s'inscrit, aux yeux du critique hongrois, dans l'héritage de Victor Hugo avec ses personnages héroïques ayant une force démesurée, possède les qualités d'analyse psychologique de Balzac, lorsqu'il dessinait le tiers-état dans sa *Comédie humaine* et reprend les découvertes de Zola sur « la bête humaine ».

S'apercevant de son grand enthousiasme pour ces écrivains pas tout à fait « paysans », Lajos Incze Parajdi prend la défense de l'idée gionienne exprimée dans les essais :

Giono ne pense pas que la culture emprisonnerait l'homme. Il ne passe pas à côté des avantages de la vie bourgeoise. Il ne veut pas que l'homme devienne un outil mécanique du monde qu'il vient de créer. Le point de départ de Giono est éthique. La nature et l'homme ont besoin de l'un de l'autre, ils sont de la même origine, il ne faut pas fermer nos yeux devant la beauté de cette nature.

Parajdi essaie d'adoucir les aspects les plus tranchés de cette vision du monde. Outre ce point de vue lyrique, il relève la complexité de l'homme simple vivant dans la nature. Il peut tirer cet enseignement de *Que ma joie demeure* :

Le bourgeois coincé dans la société a une vie à une seule dimension, handicapée. Son caractère est fade ou monochrome, il peut être poltron ou courageux, bon ou méchant, qu'il aime ou qu'il hâisse, seules varient quelques qualités de base. L'enfant de la nature rencontre des choses mystérieuses à chaque minute, ses sens sont en éveil continu, cela aiguise ses instincts grâce auxquels il pénètre les secrets de la nature et y trouve son plaisir, son bonheur.

Lajos Incze Parajdi affirme que, dans la vie littéraire de la Transylvanie hongroise, une même révolution a été faite par l'écrivain Aron Tamási, déjà évoqué à propos de Giono par Béla Heszke.

Son intervention constitue une défense vigoureuse de la littérature hongroise transylvanienne : « Tamási a travaillé avec la finesse d'un chirurgien, l'opération a réussi miraculeusement, le malade a survécu sans fièvre : la Transylvanie s'est réfugiée dans le monde de la spiritualité populaire pour se défendre du danger que courrait sa survie ».

Les circonstances historiques expliquent cette image métaphorique : le traité de Versailles amputant la Hongrie des deux tiers de son territoire, des millions de Hongrois sont devenus citoyens de Roumanie. La minorité hongroise vivant en Transylvanie, comme Lajos Incze Parajdi, pense que la Hongrie « amputée », ayant conservé avec Budapest tous les organes culturels, artistiques, juridiques démocratiques, n'était pas exposée au danger de mort. Elle ne devait pas défendre ses institutions, il existait un marché libre dans la culture, donc il fallait lutter pour le droit de vie de la réflexion « populaire » également. La branche populaire de la littérature hongroise de Hongrie devait s'adresser à la classe bourgeoise et la convaincre de sa raison d'être. Cela explique la différence méthodologique qui existe entre les œuvres des deux littératures de langue hongroise, celle de Hongrie et celle de Transylvanie. En Transylvanie, la littérature « populaire » était dans une situation plus favorable. Les deux tendances ne pourraient pas vivre parallèlement – affirme Lajos Incze Parajdi : « le caractère spirituel ne le supporterait pas, la minorité doit être unie, l'une des deux tendances aurait disparu dans le duel. Illyés a appelé à l'aide Jean Giono dans ce moment décisif, pour prouver l'éclat pur du monde paysan ».

La série d'œuvres en version hongroise propose quatre histoires si différentes qu'on pourrait croire qu'elles ne sont pas de la même main. *Le Chant du monde* impressionne Lajos Incze Parajdi à tel point qu'il se rappelle avoir retenu son souffle quand la tête d'Antonio plonge dans le fleuve, comme si le lecteur était sur le point d'étouffer sous l'eau avec le héros. Il ajoute qu'avec une méthode analytique on ne ferait que tuer ces sentiments. Giono fait entendre la musique des cinq sens, il va même plus loin, en évoquant, au-delà de la voix, la chaleur, le toucher, le goût, le parfum sans parler de la vue.

La traduction a mis à l'épreuve le talent d'Illyés et a fait ressortir les caractéristiques stylistiques si typiques de l'écriture gionienne. La souplesse de la langue hongroise permet une traduction des phrases fidèle parfois jusqu'à l'ordre des mots. Ainsi, « Ils entendaient siffler les crinières d'écumes » est rendu par « Hallották a tajtéksörény fűtülését », « Du fond de l'eau monta une galopade de troupeau » par « A víz mélyéről mintha csorda vágatása hallatszott volna ». Lajos Incze Parajdi remarque

que le visuel est souvent remplacé par une expression de l'ouïe et les comparaisons qui défilent et disparaissent avec une rapidité étincelante demandent l'éveil constant du traducteur.

Selon la critique, la tension est grande entre le style de Jean Giono et la manière d'écriture de Gyula Illyés. Giono est vivace, inquiet, excité, il déborde, il explose, il fait briller un objet dans le feu de la nuit comme par hasard, ensuite il le prend, le jette, le met de côté. L'écriture d'Illyés, quant à elle, déploie paisiblement son texte d'une manière sereine et inonde le lecteur avec toute la puissance d'une marée haute. Lajos Incze Parajdi affirme qu'outre la parenté de leurs conceptions artistiques, c'est la différence de styles des écrivains qui a incité Illyés à répondre au grand défi que lui lançait l'œuvre de Giono et à faire preuve de ses capacités de traducteur. Incontestablement ce sont ses meilleures traductions de prose, toutefois il faut mentionner que pour lui c'était toujours la poésie et l'œuvre lyrique qui tenaient la première place. Sa fierté était de traduire de la poésie, il en parlait souvent et volontiers.

Les articles cités prouvent qu'avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale, les écrits de Jean Giono étaient présents dans la vie littéraire hongroise et suivis par le public. Lajos Incze Parajdi défend la cause populaire et croit voir chez Illyés la même intention. Illyés a plus d'ouverture et dans le débat, il espère apprendre de Giono comment chercher « une troisième voie » qui ferait avancer la situation. La situation « favorable » de la Transylvanie n'est que de l'ironie perçant dans le texte puisque Aron Tamási devait émigrer deux ans plus tard en Hongrie.

Dans la Hongrie des années quarante, deux écrivains sont devenus les figures de proue de la tendance « populaire » Dezső Szabó et Zsigmond Móricz¹⁷. Ce dernier a été mentionné dans le journal de Sándor Márai comme « le Giono hongrois ». Márai se promenant à Paris voit dans un café un écrivain au visage mécontent, triste. Il trouve des similitudes, des parallélismes entre les deux carrières. Pendant la Première Guerre mondiale, Móricz a travaillé au front comme journaliste, il en garde des souvenirs poignants comme Giono. Une des similitudes dans la carrière des deux écrivains est la présence d'un tournant dans l'œuvre vers les récits romanesques. Chez Móricz, ce serait la Trilogie historique intitulée *Transylvanie*, qui observe les parallèles entre l'histoire hongroise du XVIII^e siècle et celle du XX^e siècle. Móricz a travaillé pour la revue *Nyugat* jusqu'en 1934 quand il rejoint le camp des « écrivains populaires ». Il devient rédacteur en chef du journal *Kelet népe* (Peuple de l'Orient). Il s'occupe de sociographie et écrit des romans sur les *betyár*, des bandits de la

17. — Zsigmond Móricz (1879-1942) est un des prosateurs les plus significatifs de la littérature hongroise. Après un départ naturaliste, il rompt avec le romantisme idéalisant du paysan, les héros se révoltant vont vers la tragédie d'une manière grotesque, dans un cadre de vie étroit.

pusztá, comme Sándor Rózsa qui jouissait d'une certaine popularité auprès du peuple. Móricz avait aussi presque trente ans quand son talent d'écrivain s'est révélé en 1908, mais il est mort avant Giono en 1942, trop tôt donc pour pouvoir réagir aux traductions des œuvres du romancier français. Il est certes difficile de comparer deux talents d'écrivains pour leurs thèmes et leurs intérêts communs, il faut simplement noter qu'indépendamment de leurs qualités d'écrivains, « le jumeau hongrois » de Giono, Zsigmond Móricz, a eu un rôle important dans la vie littéraire d'avant guerre, où il occupait une position d'organisateur actif.

II. Après la deuxième guerre mondiale

Après la Deuxième Guerre mondiale, le principal médiateur de Giono en Hongrie est le critique et traducteur, Endre Bajomi Lázár (1914-1987), ami de Miklos Radnóti, qui l'évoque dans son *Journal*, comme participant à une discussion politique sur la situation d'avant guerre dans un café parisien, lors du dernier séjour de Radnóti en France. Bajomi fait le portrait de plusieurs écrivains français qu'il avait eu la possibilité de rencontrer avant la Deuxième Guerre mondiale.

Il se voit confier la rédaction d'un grand nombre de préfaces à des traductions d'œuvres « contemporaines » et lui-même est un traducteur prolifique¹⁸. Mais la grande vague des traductions se fait longuement attendre. Dans le contexte politique de l'époque, les écrits du courant existentialiste sont objets de méfiance. Camus sera apprécié par le public hongrois, mais *L'Étranger* ne sera traduit et dûment analysé par la critique que tardivement¹⁹. La parole était d'abord aux spécialistes, aux critiques littéraires chargés de préparer le terrain pour que la traduction reçoive le « feu vert » des autorités. Bajomi est auteur d'une étude parue en 1958 dans la revue *Nagyvilág*²⁰ dont le titre est « Giono, le cavalier solitaire »²¹. La majorité des œuvres françaises était d'abord connue par la critique littéraire qui était jugée moins dangereuse que les œuvres elles-mêmes. Les sous-titres de l'étude sont les suivants : le portrait d'un « écrivain paysan », l'ermite de Manosque, littérature paysanne et régionale, les « bergers »,

18. — Bajomi a traduit entre autres Anouilh, Aragon, M. Aymé, Balzac, Cocteau, A. France, Guy Foissy, E. Goncourt, Malraux, Peyrefitte, Sartre, Vian, Zola.

19. — Voir à ce propos Gy. Tverdota, « Le rôle du roman français contemporain dans l'établissement des canons critiques de la littérature hongroise (1919-1940) », in A.-R. Hermetet (éd.), *La Réception du roman français dans l'Europe de l'entre-deux-guerres*, Lille, Ceges, 2001, p. 55-67.

20. — Revue littéraire et critique dans laquelle le public pouvait lire des analyses et des extraits traduits des livres qui attendaient d'être traduits de langues occidentales ou qui étaient considérés comme « idéologiquement problématiques » pendant des dizaines d'années.

21. — Bajomi Lázár Endre : « Giono, a magányos lovas », *Nagyvilág*, 1958, 10 (p. 1515-1524).

la « renaissance » de Giono, « le cavalier solitaire », « l'écrivain fuyant » Le dossier se devait d'être représentatif et critique d'une œuvre connue seulement partiellement et par des traductions assez anciennes, puisqu'elles dataient de vingt ans. Bajomi, qui a lu toute l'œuvre en version originale, essaie de partager sa lecture et sa culture avec un public auquel les œuvres plus récentes ont échappé, à cause de la méfiance qui entourait les auteurs occidentaux à l'exception de quelques résistants. Le public doit se contenter de son analyse car la traduction des œuvres écrites après 1945 se fait attendre. Bajomi ne manque pas de détailler les vertus des traductions d'Illyés. Son étude approfondie est le travail d'un intellectuel érudit connaissant à fond les œuvres des critiques littéraires français sur Giono. Seul le dernier paragraphe, obligatoire à l'époque, qui conseille à l'écrivain de se tourner vers la classe ouvrière, montre que le texte a été rédigé dans les années cinquante. La profondeur et la complexité de l'analyse laissent transparaître un message clair, même si le lecteur doit se contenter pour le moment de ce qu'il est possible de transmettre par une critique littéraire : Giono n'a pas encore reçu le « feu vert » pour être traduit dans la Hongrie socialiste des années cinquante. L'article précède et peut-être essaie de préparer la parution de nouvelles traductions. *Ennemondé*²² est traduit par Zoltán Jékely dix ans plus tard en 1968, et *Le Hussard sur le toit* par András Vajda²³ en 1976. Le retard dans ce dernier cas est de vingt-cinq ans.

Dans les années trente et quarante le traducteur choisissait librement selon ses goûts l'œuvre dont il se portait garant. Le public hongrois des années quarante avait suivi la parution des romans presque dans l'actualité. La qualité de la traduction étant sujet de conversation parmi les poètes, l'originalité du travail et sa valeur ne laissent pas de doute. La traduction aussi est devenue événement par la reconnaissance d'une élite qui avait la possibilité de comparer le travail et l'original. Dans le contexte historique hongrois des années cinquante, en revanche, un grand nombre d'œuvres majeures ne sont parvenues au public qu'avec un retard important, puisqu'elles ont été diffusées seulement à la fin des années soixante lorsque la dictature s'est adoucie. Ainsi, les œuvres des écrivains existentialistes qui représentaient, selon les autorités, un danger idéologique ont dû attendre cette période pour être autorisées, tout comme les œuvres de Giono, considérées comme aussi dangereuses que celles-ci. Les traducteurs des œuvres plus récentes sont tout aussi expérimentés et qualifiés mais leur personnalité semble se fondre en une fidélité plus discrète. L'écriture de Giono est-elle devenue plus traduisible, donnant moins de

22. — J. Giono, *Ennemondé és más jellemek*, traduit par Zoltán Jékely, Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1968.

23. — J. Giono, *Huszár a tetőn*, traduit par András Vajda, Budapest, Európa Kiadó, 1976.

fil à retordre par son changement de style ? Il ne faut surtout pas oublier le changement du contexte historique. La parution de Giono dans l'horizon des années quarante a été fortement colorée par un débat touchant de très larges couches de la population. L'élite littéraire se voyait responsabilisée par l'approche de la guerre et a cherché des possibilités d'expressions pour son pacifisme et son angoisse. Ceci explique le nombre élevé des exemplaires vendus pour une époque où le livre était relativement « cher ».

Avec *Le Hussard sur le toit* Giono avait-il encore l'ambition de devenir formateur d'opinion publique ? Même dans le cas d'une réponse affirmative, en dépit des réactions de la part de quelques milliers d'intellectuels qui ont reçu ce livre avec vingt-cinq ans de retard, ce nouveau Giono n'avait plus de chance de devenir le « livre de chevet » du public hongrois. Une édition du *Hussard sur le toit* de vingt mille exemplaires a été vendue et depuis lors, la série des traductions semble sommeiller. Ceux qui le connaissent et l'apprécient ont plutôt lu l'œuvre en français, le reste appartient désormais à l'histoire littéraire. Pour les lecteurs hongrois, il y a plusieurs Giono, dont les œuvres les plus récentes ont un public de lecteurs plus restreint que les premières car elles n'ont pas été traduites.

Gabriella PÁLLFY,
ELTE, Budapest